

Être ou ne pas être dans de beaux draps!

Annie Molin Vasseur

Numéro 89, printemps 2001

Les gars

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14652ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Molin Vasseur, A. (2001). Être ou ne pas être dans de beaux draps! *Moebius*, (89), 51–54.

ANNIE MOLIN VASSEUR

Être ou ne pas être dans de beaux draps!

— Parlez-moi du «no man's land».

— Vous voulez dire de ce lieu désert que nous traversons tous. Pour nous, les femmes...

— Non, du no man's land!

La conversation dura un bon moment avant que je finisse par comprendre qu'il s'agissait bien, dans la tête de ce cher monsieur, d'un problème masculin, car il semblait qu'il y ait problème, disons un problème d'hommes.

Que pouvais-je, moi, pauvre femme, savoir du no man's land des hommes?

— Oui, dis-je, je pourrais...

Non, je ne pouvais pas. Je me suis tue. Était-ce parce qu'il m'écoutait trop ou pas assez? Avait-il rejoint cet état, ce no man's... dont il s'inquiétait tant de savoir ce que j'en pensais? Je le trouvais soudain prostré dans son fauteuil, la pipe à demi inclinée dans une main bloquée en plein vol. En l'espace d'une seconde, je le vis pétrifié. L'avais-je immobilisé en pensée ou s'était-il arrêté de respirer le temps d'un instant? Avant même que je sache si j'étais l'objet d'une hallucination, j'entrevis, comme dans un montage cinématographique, la pipe se redresser et la main la porter à la bouche. Oui, la bouche. La vie avait repris son cours, comme on dit dans les bons clichés. Je lui en fis la réflexion.

«Il semblerait, me confia-t-il, que dans le no man's land, il ne puisse y avoir de clichés, parce que, et il l'affirmait: il n'y a rien.» C'était là tout le problème. Il insistait: «Rien!»

— Le problème, vous comprenez...

— Non, pas très bien, les femmes...

Il m'interrompit illico, derechef. «Les femmes ne vivent pas dans un no man's land parce que...» Je ne sais

ce qui me fit vriller, comme à *rebrousse-pois*, avant qu'il ait fini son explication. J'eus soudain l'impression que ce cher homme, sans le vouloir consciemment (l'aurait-il voulu dans son rien auquel il tenait plus que tout au monde?), traînait, dans sa voix, la certitude que «dans rien il n'y a enfin plus de clichés et les femmes en sont bardées jusqu'au trou du»...

— Alors là, non!

Silence de sa part. Certes la question de cet homme demandait réflexion mais qu'il exclue les femmes du no man's land et que je veuille absolument les y inclure était pour le moins surprenant. Le point brûlant entre le rien et le tout. Pourquoi diantre! (et j'appelais au secours tous les archaïsmes de la pensée) pourquoi diantre! ne veut-il pas que je lui parle du no woman's land, me dis-je en catimini.

— Parce que, finit-il par répondre, très contrarié, comme s'il m'avait entendue (j'admets qu'il était devenu «l'arroseur arrosé», en somme le questionneur questionné), parce que les femmes ne traversent pas actuellement de désert. Vous voyez bien, vous me parlez du passé! Nous, les hommes, n'avons plus de terre où poser pied. Depuis que nous sommes allés sur la lune...

Nous y voilà, pensai-je, on attribuait autrefois les territoires lunatiques aux femmes et les hommes bénéficiaient de la force créatrice d'un midi triomphant. Le soleil, c'est bien connu, a longtemps tourné autour de l'homme ou de l'Homme. Oh! *Man!* Tout en l'écoutant, je pensais que je ne cessais d'avoir des problèmes avec les majuscules. Mais où donc était passé le soleil depuis qu'il ne tournait plus autour du ventre-nombriil des hommes de la terre? Là, vraiment, ma réflexion prenait des allures... Allez le séduire, après ça! Plus envie de jouer au chat perché! Il l'aura voulu, pensais-je en moi-même, m'exclure de la perte du soleil, comme si je n'étais pas en deuil moi-même à tourner en rond, à me demander quoi lui répondre sans les mots d'hier, bien carrés, bien réconfortants et bien ensoleillés qui idéalisait des valeurs devenues impératives, vidées, usées comme nous, comme de vieux habits qu'on jette. Avait-il donc seul cette angoisse de vivre, ce rien à dire, ce...?

— C'est injuste, criai-je, car je criais à sa grande surprise et à la mienne, alors là, non, c'est injuste de penser... Savez-vous que même si vous nous avez refilé le soleil ou qu'on vous l'a pris et puis que la lune...

— Comment?

— Enfin, même si nous vous avons bousculé la raison et vous... vous avez posé le premier pied sur la lune, c'est incontestable. Écoutez-moi bien, je suis en colère!

— C'était une simple question.

— Le no man's land!

— Ben...

Les pensées se bouscullaient dans ma tête à la vitesse de la lumière. Il aurait fallu trop de parenthèses pour retenir l'ombre des questions. Soudain j'ai vu les femmes accéder en nombre à l'édification des tours de Babel. Nous étions, nous aussi, rendues à la décadence totale. Et qu'on ne prétende pas qu'il ne nous a pas fallu auparavant penser toutes les déclinaisons qui nous habitaient ou nous évitaient. J'ai vu les mots se vider, les tours s'effondrer. J'ai vu les femmes tracer triangles, rectangles et autres dieux géométriques, bâtir des plans, des cités bien *square*, des phrases debout, des idées arrêtées, des édifices mentaux dans l'ordre parfait de la ligne droite. J'ai vu s'effacer toute courbe dans leur regard et j'ai su...

— Ainsi vous, les hommes, prétendez être des victimes!

La phrase avait jailli malgré moi. Je n'arrangeais pas mon cas. Il réagit immédiatement.

— Oui, démolis, désillusionnés, déprimés, privés de nous-mêmes...

Les qualificatifs s'accumulaient. Si je ne l'arrêtais pas, il allait vider le dictionnaire. Puis j'ai pensé que c'était déjà fait. J'ai vu le balancier du temps se balader de gauche à droite de ma tête puis de droite à gauche, dans tous les angles du monde, dans une valse à deux temps ininterrompue. J'ai vu mourir des perdants et des morts se relever en vainqueurs. Dans l'ineffable ballet du monde, rires et larmes, massacres et paix. Et la colère, la mienne... face à son...

— S'il vous plaît, écoutez-moi (je crois que je murmurerai), ne m'empêchez pas de parler du no woman's land.

Je crois qu'ici les femmes ont presque fini de parcourir les chemins interdits. Elles les ont pas mal tous investis. Quant à ce qu'il nous reste des certitudes du passé... Avant, nous marchions en silence, dans d'innombrables sentiers, nos pensées étaient aphones. Elles virevoltaient uniquement dans les innombrables circonvolutions de nos têtes. Depuis que nous sommes sorties de l'envers du monde, nous avons marché si vite...

Il y a tant de choses que j'aurais voulu lui dire avant qu'il ne se détourne. Que pour répondre aux questions, parfois il n'y a pas de ligne droite. Que les clichés se déclinent différemment et ailleurs, loin de leurs coques vides, que sortir de la côte d'un homme ou du ventre d'une femme... que jouer à qui perd gagne, que... tout ça, bof! Que seuls des attardés s'attardent et des jeunes cherchent à tâtons ce qui émerge de leur ombre. La nouvelle graine a toujours raison. La semence... Je finis par conclure:

— L'amour reste à découvrir.

C'est lui maintenant qui vrillait. Je n'ai pas d'autres mots. Il s'est retourné, est revenu sur ses pas, le visage tordu. J'ai pensé qu'enfin nous pouvions être tous deux en colère sans nous tuer. Peut-être même nous entendre, si nous pouvions réconcilier la lune et le soleil. «La troisième avenue», ai-je ajouté. Après? Il semble que j'aie eu une autre hallucination; ou était-ce une vision? J'ai vu un immense paysage désertique. Un homme et une femme se tenaient là. Étaient-ils face à face, dos à dos? Qu'avaient-ils dans leurs mains?

Je me suis réveillée en criant: «Qu'avaient-ils dans leurs mains?»

— En tout cas, a dit Jean-Paul, sors de ton cauchemar et lâche les draps, sinon nous n'aurons plus rien pour nous couvrir.